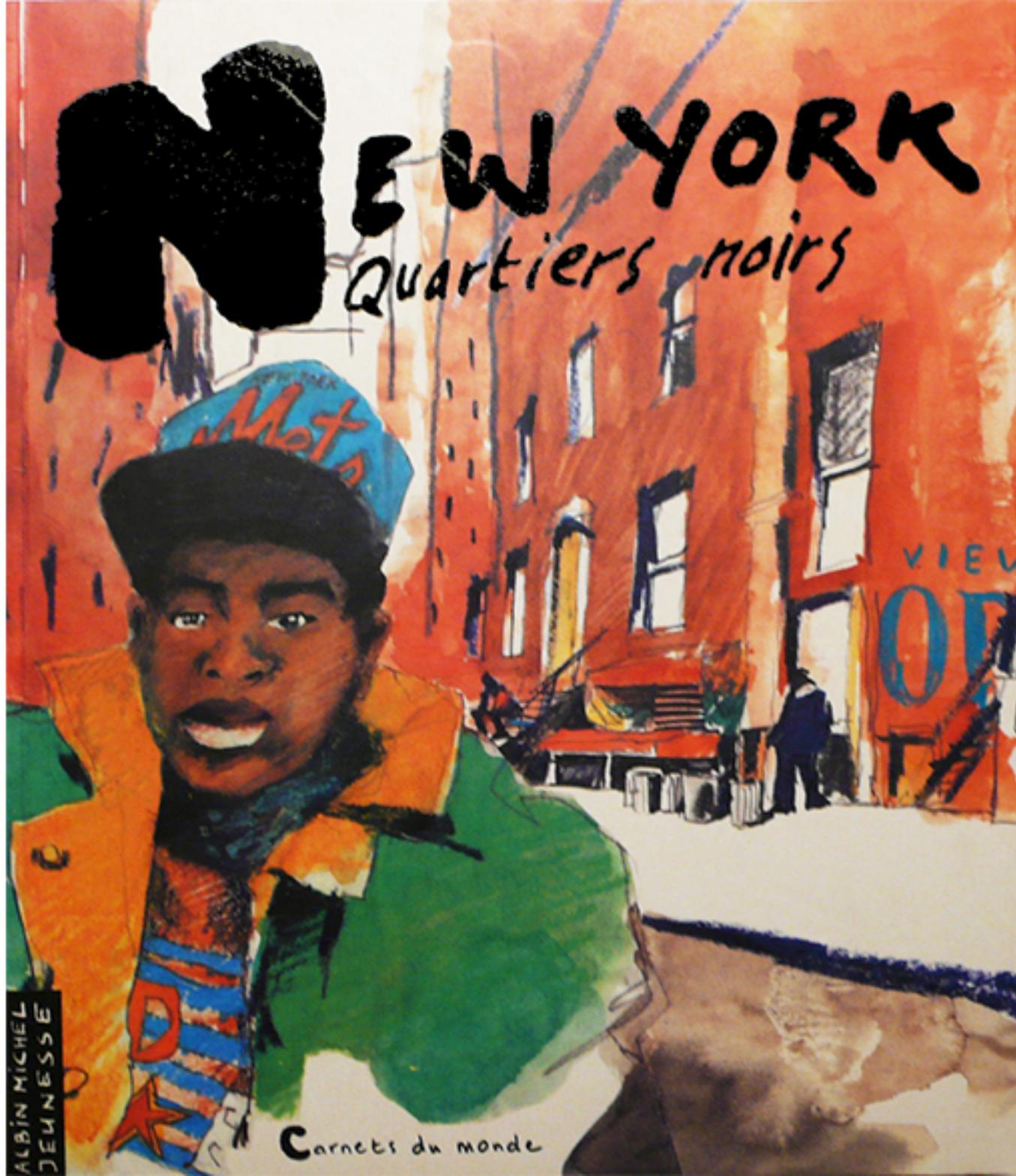


NEW YORK

Quartiers noirs



ALBIN MICHEL
JEUNESSE

Carnets du monde



Les Rues de la Vie



Manhattan

Rendez-vous avec Yann au croisement de la 59^e rue et Broadway, à Columbus Circle. Au milieu de la place trône la statue de Christophe Colomb. Dire qu'avec tous les petits enfants américains, j'ai appris à le vénérer dès l'école primaire. Aujourd'hui, beaucoup de gens le récuse. Je me demande ce qu'en pensent les descendants des anciens esclaves des quartiers noirs de New York.

Voilà Yann. Sa longue silhouette, dominée par un chapeau de matelot breton, traverse la 59^e. Pull bleu foncé noué autour du cou, il tient à la main une serviette en cuir noir. Elle contient ses blocs, crayons, pinceaux.

Instinctivement, je tâte mon sac. Rien oublié : plans de la ville, carnet d'adresses, calepins, magnéto. Je vais le conduire à la découverte des quartiers noirs de New York... ma ville.

Harlem, le South Bronx, Bedford-Stuyvesant à Brooklyn, sont les principaux quartiers noirs de New York. Harlem fut le premier ghetto. Il a été peuplé à partir du début du XX^e siècle par des Noirs du Sud fuyant la ségrégation, le racisme et la misère.



Dans la rue,
deux enfants noirs
font la course, l'un
en skateboard, l'autre
en trottinette.
Ils tombent, rigolent,
se relèvent, retombent.
- Tu devrais appeler le
maire pour lui dire qu'il
n'y a pas de terrains de
jeux par ici -, me disent-
ils. Le maire actuel
de New York, David
Dinkens, est noir ;
ces enfants l'ont intégré
à leur vie.





*métro aérien
dans le BRONX*

Vers Harlem

Nous dévalons l'escalier du métro. J'achète un paquet de jetons pour abreuver les tourniquets. Encore des escaliers et nous voilà sur le quai en béton, jalonné de grosses poutrelles métalliques. La station, mal éclairée, paraît nue... Sentiment de solitude.

Pourtant, il y a foule. Une foule en apparence décontractée : tee-shirts, jeans, casquettes, chaussures de sport à semelles épaisses. Des gens de toutes les origines, de toutes les couleurs.

1. Appelés Nègres, puis Gens de couleur, les Noirs choisissent eux-mêmes, à partir des années soixante, l'expression Afro-Américains. Ils adoptent aussi le slogan « Black is beautiful » (le Noir est beau) et le terme Noirs. Aujourd'hui, certains trouvent plus juste l'appellation : Africains-Américains.

Des enfants qui rient, des vieillards qui promènent leur regard sur ce monde... Trois femmes obèses nous en imposent. Un train arrive dans un grincement des freins strident. Des wagons, une voix nasillarde annonce la station.

Sur le quai, une table couverte de livres sur les Africains-Américains¹. Le vendeur, noir, une trentaine d'années, détonne : complet-veston gris foncé, chemise blanche, cravate, chaussures montantes à lacets, impeccablement cirées. Il parle avec une jeune femme noire d'un livre sur les musulmans noirs. Elle n'est pas d'accord, il cherche à la convaincre. Mais notre train arrive, nous montons. Elle aussi. Au moment où nous nous enfonçons dans le wagon, il lance : « Malgré tout, j'aime cette ville ! » Puis, lorsque les portes se referment, il crie vers elle : « I love New York ! »

Au marché de Harlem

Je me surprends à me dire que moi aussi j'aime passionnément New York... et depuis toujours. Peut-être est-ce parce que j'y suis née : elle m'a en grande partie façonnée.

Nous sortons du métro à la 125^e rue, une artère commerçante au cœur de Harlem. Le soleil brille, une lumière crue, clean... Beaucoup de monde, des visages noirs de toutes les nuances.

Peu de Blancs. Un marché occupe le large trottoir. Sur des étalages, par terre, s'échangent, de la main à la main, fruits, légumes, fleurs, objets d'art africains, livres,





1. Deux grandes figures politiques. Le premier a été assassiné à Memphis en 1968 ; le second, à Harlem en 1965.

Un New-Yorkais sur quatre est Africain-Américain et un sur cinq est Hispanique ou Latino-Américain. Ces derniers, originaires de Porto-Rico, du Nicaragua, de la République Dominicaine, de Cuba, de la Colombie, de Haïti, etc., sont également noirs ou métissés. Ils souffrent des mêmes carences de logement, de santé et d'instruction que les premiers. Ensemble, ils formeront dans peu d'années la moitié de la population de la ville.

cassettes de rap et de discours de Martin Luther King!

Des badges clament : « Malcolm X vit toujours. » Ces héros, n'ont-ils pas de successeurs ? Parmi les tee-shirts empilés sur de grandes tables, celui de l'Afrique avec son drapeau rouge, vert et noir.

Une vendeuse en boubou, enturbannée, bien en chair, nous entend parler français et nous interpelle : « Vous venez d'où ? » Je réponds, spontanément : « De Paris... », moi la New-Yorkaise. « Je suis du Sénégal », dit-elle. Entre autres, elle nous apprend que les propriétaires des magasins de la 125^e rue sont des Blancs ou des Asiatiques. « Ils nous font la guerre. Ils veulent chasser les forains », rouspète-t-elle.

Un vendeur de cassettes gospel me soutient qu'aujourd'hui les seuls héros sont « les choses et le fric »...





Les Noirs occupent essentiellement les emplois qui requièrent peu de qualification (déménageurs, manutentionnaires). Le taux de chômage est deux fois plus élevé que chez les Blancs.

Comme toutes les villes, New York porte des signes distinctifs. On la reconnaît, entre autres, à ses escaliers de secours ou d'incendie (*fire escape*) accolés aux murs extérieurs des immeubles.



toucher l'assurance ! » Charlie, une casquette à visière pointue sur la tête, prend une gorgée de bière d'une boîte dissimulée dans un sac en papier marron. « Un hiver, chez nous à Brownsville (Brooklyn), le propriétaire n'a pas voulu réparer le chauffage central. On crevait de froid. Alors, nous nous sommes organisés entre locataires pour ne plus payer le loyer. Il a installé une chaudière neuve. »

J'apprends aussi que Charlie, comme bien d'autres, consacre quarante à cinquante pour cent de sa paie à son logement. Il suffit, parfois, d'un ou deux mois de chômage pour se retrouver expulsé.



Le logement de Kiera et Chérif est sans couloir : chaque pièce communique avec la suivante en enfilade. De tels appartements, typiquement new-yorkais, sont surnommés *railroad apartments*, (appartements chemins de fer).

1. L'église baptiste est l'église protestante la plus fréquentée par les Noirs aux États-Unis.

une course vers l'argent, le pouvoir...
 « Les cuisinières, les nurses, les femmes de ménage sont toujours des Noires. »
 Effectivement, petite, je ne voyais jamais de Noirs s'occuper du public, mais les femmes étaient présentes dans la vie privée des Blancs. « Elles sont aujourd'hui, dit Kiera, enseignantes, vendeuses, employées de bureau, secrétaires, infirmières, et la Ville de New York favorise leur recrutement comme fonctionnaires. Cette présence dans la vie active est à l'origine d'un mythe : les femmes noires seraient plus libres que les hommes. Mais une famille noire sur deux est dirigée par une femme seule, enchaînée-elle. Les jeunes mères, obligées d'arrêter leurs études, souvent sans métier, doivent, au contraire, assumer de lourdes responsabilités. »

Violence et délinquance

Ce matin il pleut à verse, comme si le ciel avait envie de tout nettoyer. Yann et moi sommes trempés en arrivant chez Ruth Corbett, à Brooklyn. Ruth, employée de bureau, participe régulièrement aux activités de son église baptiste¹. Divorcée, elle élève seule ses deux filles et son neveu. Ce dernier, la veille, rentrait d'une soirée chez des amis lorsqu'il s'est trouvé au milieu d'une fusillade dans la rue. Il a été touché au cou. « Une simple éraflure », s'empresse-t-elle d'ajouter. Quelques millimètres de plus et Dion serait mort. Dans le centre de Brooklyn, de tels incidents n'émeuvent guère. Ils font partie du quotidien.



*Chérif dans la cuisine
 sur la cuisinière le café
 nous attendait*



« La plupart des enfants de nos quartiers ne ressemblent pas aux autres, explique Ruth, assise au bord du divan, très droite. Ils sont mal intégrés, marginalisés ; ils s'ennuient en classe. Alors ils font l'école buissonnière, traînent en bandes. Résultat : ils manquent d'instruction, n'ont pas une grande estime d'eux-mêmes. » Sa conclusion est accablante : « Le gouvernement construit des prisons mais pas d'écoles. »

Ces deux femmes
cherchent un logement.
Les loyers sont élevés.
Dans le passé,
Washington finançait
des H.L.M. Mais
l'Administration Reagan
y a mis fin.

Bernice, dix-huit ans,
s'interroge sur son
avenir. Elle va avoir un
enfant. Comme neuf
sur dix adolescentes
noires enceintes, elle
n'est pas mariée. Le
taux de naissance chez
les adolescentes
américaines, toutes
catégories, est le plus
élevé du monde
industriel.





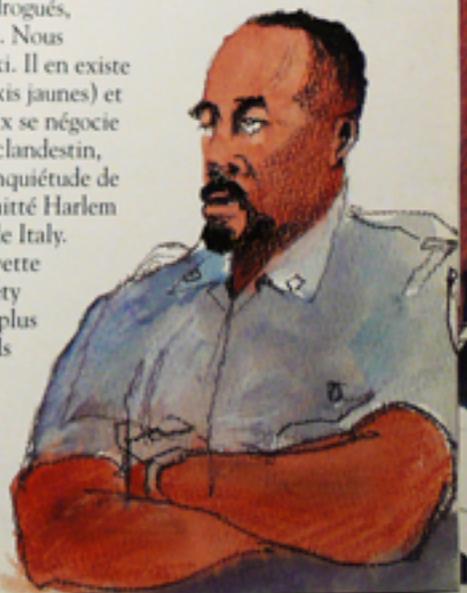
Le Prix de la Vie

Manhattan, quartier des tribunaux

La nuit, tout change. Les dealers prennent possession de certaines rues, certains carrefours; drogués, prostituées sortent et circulent à l'affût. Nous devenons prudents et voyageons en taxi. Il en existe deux sortes : les fameux *yellow cabs* (taxis jaunes) et les clandestins. Pour ces derniers, le prix se négocie en fin de course. Un chauffeur de taxi clandestin, originaire du Ghana, nous parle avec inquiétude de l'avenir de ses enfants. Pour eux, il a quitté Harlem pour s'installer en bas de la ville, à Little Italy.

C'est près de ce quartier, au 80 Lafayette Street, que se trouve le Legal Aid Society (Association d'assistance juridique), le plus grand cabinet d'avocats de New York. Ils sont plus de six cents à défendre uniquement les personnes démunies. Dans le dédale des couloirs, nous trouvons Akil El Jundi, la cheville ouvrière du service social.

*Garde à la cour Suprême
Etat de NEW YORK*





Ce bâtiment, autrefois le palais de justice du Bronx, est remplacé par un bâtiment bien plus vaste qui fonctionne sans interruption jusqu'à minuit. Le palais de justice de Manhattan, lui, « tourne » 24 h sur 24.



Une dette envers la société

Sur ses mains et son visage, très noirs aux reflets bleus, je remarque des cicatrices. Son histoire, nous l'apprenons par petites bribes. Akil est né aux îles Vierges, dans les Caraïbes. À six ans, il rejoint aux États-Unis sa mère, employée de maison. Adolescent, il connaît le milieu de la drogue, devient dealer, trafiquant, criminel : « J'ai tué... » Quatorze ans d'incarcération, pendant lesquels il se convertira à l'islam, étudiera, militera contre les conditions de détention. Il sera l'un des meneurs des émeutes de la prison d'Attica (État de New York) qui, en 1970, ont ébranlé l'Amérique. Libéré en 1975, il veut « régler une dette envers la société ». Il passe ses journées dans les tribunaux, ses soirées à lutter contre les trafiquants de drogue.

Policier en faction

Chaque jour, 150 000 fraudeurs sautent par-dessus les tourniquets du métro new-yorkais. Ceux qui se font prendre passeront 24 h en prison et seront poursuivis en justice.





Les rues et les avenues
sont à angle droit : à
Manhattan et dans le
Bronx, les avenues
s'étalent du sud au nord,
les rues d'est en ouest.

Le mime veut de terminer son numéro. il fait la quête

Musique et variétés

Apollo Theater, 125^e rue, Harlem. Du premier balcon, vue plongeante sur la scène. L'Apollo Theater est un des rares vestiges de l'ère du jazz.

Dans les années vingt, cette salle, comme le Cotton Club, le Savoy, Ed Smalls' Paradise, Connie's, ont lancé d'illustres musiciens : Duke Ellington, Cab Calloway, Louis Armstrong... C'était avant le krach boursier de Wall Street en 1929. Après, les choses n'ont plus été les mêmes.

Aujourd'hui, c'est la nuit des variétés. La salle est survoltée. Des chanteurs, des musiciens, des danseurs, venus de tous les coins du pays, tentent leur chance vers la gloire. Le public et l'applaudimètre jouent le rôle de jury. Les sifflets chassent de la scène les médiocres. Les meilleurs sont applaudis et fêtés avec frénésie. J'ai un pincement au cœur lorsque Trisha, dix ans, est obligée d'arrêter sa chanson.

Eglises et mosquées

Dans New York, les églises sont partout. Souvent, des magasins, des entrepôts servent de lieu de culte. Elles sont, parfois, les unes à côté des autres. D'énormes pancartes en devanture annoncent leur appartenance religieuse. La plupart sont protestantes et appartiennent à des sectes connues : baptiste, presbytérienne. D'autres sont moins connues : pentecôtiste, adventiste du septième jour. Il y a aussi l'évangéliste de quartier qui prêche pour son propre temple.

Depuis la Seconde Guerre mondiale, l'islam occupe, au sein de la communauté noire, une place grandissante.



A chaque halte, Yann ouvre son carnet à dessins : au café, sur les bancs publics, dans les salles d'attente, dans le métro, dans la rue... En général, les gens ne réagissent pas, si ce n'est pour admirer son travail. Du coup, Yann s'enhardit. Au début, il utilisait un petit bloc, discret. Mais au fil des jours, les dimensions de ses carnets s'agrandissent.



Travailleurs, chômeurs ?

Notre périple se poursuit au hasard des rues, maintenant calmes, paisibles, résidentielles. Plus aucun visage pâle. Pourtant, contrairement à ce que l'on entend dire, nous ne rencontrons ni malveillance ni violence.

A certains croisements de rues, des bars, des épiceries, des fast-food et des hommes, adossés aux murs des immeubles, qui discutent, boivent, mangent. Qui sont-ils : chômeurs, travailleurs de nuit... ou revendeurs de drogue ?

Sur le quai du métro de la 103^e rue, un petit orchestre de jazz. Ces trois excellents musiciens s'installent dans une station différente chaque semaine. En attendant de trouver du travail, le métro leur sert de salle de répétition et... de gagne-pain.

La salle d'audience de la Cour suprême de l'Etat de New York dans laquelle s'examine l'affaire Robert Brewer. Il est assis au premier rang. Le témoin nous fait face sous le drapeau et la devise In God we trust (Nous nous en remettons à Dieu).





Au cœur de Manhattan.
Au fond, l'Empire State
Building, construit en
1931, longtemps le plus
haut gratte-ciel
du monde.

Apparaît un jeune homme noir, beau, bien bâti. Il porte une veste aux épaules larges couleur prune. Elle tombe doucement, comme du cachemire. Par comparaison, son avocat et le procureur, cravatés, en complet-veston strict et chemise blanche, paraissent étriqués, coincés.

Arrive ensuite un témoin âgé de dix-sept ans, incarcéré pour possession de cocaïne et de crack. Il ne porte ni ceinture, ni lacets.

Tous les acteurs du drame sont des enfants d'un même quartier du Bronx, copains depuis l'école primaire. Ils sont liés au milieu de la drogue. Le témoin raconte comment, une nuit, il a téléphoné à Brewer pour lui rapporter que sa petite amie flirtait, sur un banc public, avec un copain commun. Brewer est arrivé avec un revolver et a abattu le garçon, froidement.

Je suis profondément ébranlée. « Dans cette ville, me dit Akil à la sortie de l'audience, la vie ne vaut pas cher. »

Quels modèles, aujourd'hui ?

Dans une rue du Bronx, nous lions connaissance avec John Wigg, un chauffeur de bus. Grand, costaud, la voix grave et porteuse d'un baryton, il nous montre du doigt un groupe d'hommes près d'une station du métro : « Ils attendent midi trente, l'ouverture du bureau qui distribue leur dose de méthadone¹. Les enfants n'ont pas de modèles à admirer, poursuit Wiggs, qui est membre actif de l'église adventiste² du septième jour. Ils voient des mecs, des vendeurs de drogue, avec un rouleau de billets verts, des dollars... ils pensent que c'est ça le pouvoir ! »

1. Produit censé faciliter la désintoxication des drogués mais qui crée aussi sa propre accoutumance.

2. Les adventistes croient au retour du Christ sur terre.



Jim Campbell compte prendre, après sa retraite, le chemin du retour vers les États du Sud. « De plus en plus de gens, dit-il, y voient une meilleure chance pour l'avenir. »

Un complot contre les minorités ?

Ce soir, mes amis Bill et Lenore organisent un dîner d'adieu. Nous sommes dix autour de la grande table. Jim Campbell, spécialiste en éducation, nous entretient de ce qu'il appelle « le génocide mental ». « C'est, déclare-t-il en martelant ses mots, la maladie des ghettos, la destruction des esprits par tous les moyens, en particulier la télévision et la drogue. »

Existe-t-il vraiment un complot contre les minorités ethniques ? Natasha, lycéenne de Brooklyn, en est persuadée : « C'est un génocide. Ils veulent se débarrasser de nous. »

Herb Jarvis, musicien, ne croit pas que le sida et la drogue font partie d'un complot blanc contre les Noirs, « mais le fait que de plus en plus de gens y croient est une indication d'un état d'esprit : ils se sentent victimes ».